

ET LE ROMAN?

Tatiana-Ana FLUIERARU*

Alors que la poésie a été le terrain béni des rhétoriciens et des faiseurs de règles, le roman, depuis qu'il existe, a échappé à toute loi. N'importe qui peut pousser devant lui comme un troupeau d'oies un nombre indéterminé de personnages apparemment réels à travers une lande longue d'un nombre indéterminé de pages ou de chapitres. Le résultat, quel qu'il soit, sera toujours un roman.
(R. Queneau)

Le constat moqueur de Queneau a au moins ceci de vrai: quand il s'agit de roman, il vaut mieux adopter des quantités approximatives. Alors que l'épopée, la tragédie ou le sonnet doivent se développer à l'intérieur d'un espace réglementé (certes, il ne s'agit là non plus de mesurer à l'aune la longueur de «la lande», mais de 24 chants, de 5 actes et de 14 vers), le roman doit satisfaire à une seule condition en matière de longueur: être «assez longue». Il est parfois trop long («ces longs et vastes récits d'aventures héroïques, guerrières et amoureuses», selon P. Bayle), et c'est finalement cette caractéristique qui le différencie du conte, avec lequel il partage la multiplicité d'épisodes, d'intérêts, de liens, de temps, de caractères. C'est là le seul critère qui oppose au XVIII^e siècle conte et roman d'une part et fable d'autre part: c'est pourquoi le conte est dit «petit roman» (Lenglet-Dufresnoy) et le roman, «un long conte» (Diderot) [1]. Son étendue le distingue aussi de la nouvelle, hérésie que nous n'acceptons pas, mais que le marquis d'Argens commet dans *l'Encyclopédie* [2].

La liberté dont aurait joui le roman qu'affirme Queneau n'est pas vraiment justifiée. Le roman, ce genre qu'on dit libre et d'autant plus libre que ses attaches historiques sont des plus vagues, n'a aucunement échappé à l'autorité des théoriciens et des romanciers eux-mêmes - dont la plupart proclament leur désir d'indépendance, en marquant parfois eux-mêmes les limites de cette indépendance

(un Fielding adhérant aux règles aristotéliennes, qui déclare le roman «une épopée comique en prose»). On veut le faire rentrer dans le rang, assumer une famille et une origine, lui, le parvenu de la littérature, son orphelin aussi. Avec la diversification du récit et l'invention de nouvelles formes en prose à partir de la Renaissance, ce métèque (dans les deux sens du mot, qui n'a pas droit de cité et étranger - étrange) doit s'assagir et intégrer le système dont les règles ont été édictées pendant l'Antiquité. D'autant plus que, tel une mauvaise herbe qui prend pied partout et ne craint la concurrence des autres genres, cette vivace de la littérature ne manque pas de gagner la faveur du public par des charmes mystérieux:

Je songe quelquefois d'où vient la folie que j'ai pour ces sotties-là. [...] je suis assez blessée des mauvais styles; j'ai quelque lumière pour les bons, et personne n'est plus touché que moi des charmes de l'éloquence. Le style de La Calprenède est maudit en mille endroits: de grandes périodes de roman, de méchants mots, je sens tout cela. [...] Je trouve donc qu'il est détestable, et cependant je ne laisse pas de m'y prendre comme à de la glu; la beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des

* Maître de conférences, Université "Valahia" de Târgoviște

MISCELLANÉES

événements et le succès redoutable de leurs redoutables épées, tout cela m'entraîne comme une petite fille. (Mme de Sévigné, lettre du 12 juillet 1671)

Mme de rien, Mme de Sévigné y donne une définition du roman de l'époque (romanesque et psychologie, fiction échevelée et mauvais style, par rapport au seul style, le bon) dont on ne peut plus, malgré ses défauts évidents, se débarrasser, de sorte que, même s'il s'agit de «productions d'un esprit faible, décrivant avec facilité des choses indignes d'être lues par un esprit sérieux» (Voltaire), «il y a des gens du monde qui en composent la

principale part de leurs bibliothèques», comme le constate dépité Ch. Sorel [3].

Et pourtant, il y en a qui veulent le défendre, le rendre fréquentable, comme Pierre Daniel Huet (1630-1721). Ce sous-précepteur du dauphin, évêque d'Avranches, co-auteur supposé de *Zaïde*, 1669, helléniste et même hébraïsant réputé dont la bibliothèque comptait 8000 livres et 200 manuscrits, entreprend un essai sur *Les Origines des romans*, 1670, remarquable par ses points de vue et par les opinions équilibrées.

Huet oppose le roman au «poème» (l'épopée), à l'histoire et à la fable en raison du style, du ton et du sujet, et respectivement du vrai et de la vraisemblance:

Poèmes (épopées)	Romans
implication des dieux, plus de merveilleux	plus de vraisemblable
expressions libres et hardies (oracles)	moins élevé, moins figurés dans l'expression et dans l'invention
plus réglés, châtiés par l'ordonnance	
moins de matière, d'événements, d'épisodes	plus de matière en raison d'une moindre «spiritualité» [4]
sujet: action militaire ou politique, l'amour par occasion	sujet: l'amour, «la guerre et la politique par incident»

Réfléchissant au sujet, Huet distingue entre *vieux romans*, plutôt militaires, et *romans réguliers*, dont le sujet principal est l'amour.

Le roman se distingue de l'histoire et de la fable en raison de son degré de vraisemblance:

Histoire (Hérodote)	Romans
vérités mêlées de quelques faussetés	faussetés mêlées de quelques vérités

En raison du degré de vraisemblance, Huet fait la différence entre les romans comiques, caractérisés par une «fiction totale des arguments» vu que «les acteurs sont de médiocre fortune», et les grands romans, «dont les princes et les conquérants sont les acteurs», qui, en tant que personnages historiques, ont laissé des traces dans la mémoire [5].

Remarquons que pour Huet le roman doit rester vraisemblable; c'est pourquoi il exclut du nombre des romans certaines histoires «entièrement controuvées, et dans tout et dans les parties, mais inventées seulement au défaut de la vérité»: les romans qui parlent de l'origine des nations et les fables, c'est-à-dire les mythes ou les histoires allégoriques.

Fables	Romans
fictions de choses qui n'ont point été, et n'ont pu être	fictions de choses qui on pu être, et qui n'ont point été

Avant d'en arriver à une définition proprement dite du roman - car jusqu'ici il nous donne une définition négative et partielle, n'ayant pas encore mené à bout sa démonstration -, Huet se penche longuement

sur l'histoire du roman, invention des Orientaux (Égyptiens, Arabes, Perses et Syriens qui savent «mentir agréablement» [6], alors que les Indiens ont «l'esprit porté aux inventions fabuleuses»). Il énumère correctement les

fables milésiennes parmi les ancêtres du roman, vite adoptées par les Sybarites en raison de leur «conformité d'humeur». L'absence de romans sous Alexandre le Grand conforte sa théorie de l'origine extra-européenne du genre: «cela me persuade que la science romanesque n'avait pas fait de grands progrès parmi les Grecs avant qu'ils ne l'eussent apprise des Perses même [...] et qu'ils eussent puisé à la source». Mais le roman continue sa progression vers l'Europe où il se heurte à la tradition de l'épopée. Même s'il ne suit pas ce modèle (Huet reproche aux romanciers antiques de n'avoir pas suivi l'exemple d'Homère, qui jette le lecteur dans le milieu du sujet, préférant l'ordre chronologique), le roman ne peut ignorer son illustre rivale, ce qui l'empêche de multiplier sans ordre les actions: «Les Grecs les avaient multipliées [les actions] avec dépendance et subordination à une action principale suivant les règles du poème héroïque, comme l'a pratiqué Athénagoras, et même Héliodore, quoi que moins nettement.» [7] Un principe que «les vieux Français» ignoreront: le (vieux) roman sera «un corps à plusieurs têtes, monstrueux et informe.» [8] Ce qui est tout à fait compréhensible, car le roman «déclina avec les lettres et avec l'empire [romain]» lors des invasions barbares.

Huet considère que le nom de *roman* est d'origine provençale (les troubadours furent «les princes de la romancerie dès la fin du dixième siècle») et distingue les *romances* espagnoles, «des poésies faites pour être chantées [dont] on a ramassé plusieurs, entre lesquelles il s'en trouve de si anciennes qu'à peine peuvent-elles être entendues», du roman, genre épique. Ces vieux romans seront connus et imités des Espagnols et ensuite des Italiens «lorsque les papes tinrent leur siège à Avignon» et du temps des règnes normands en Italie: «Ce fut donc, selon mon avis, dans ce mélange des deux nations que les Italiens apprirent de nous la science des romans», qui ne sont pour l'instant que «le fruit de notre ignorance et de notre grossièreté.»

Avant d'être un genre littéraire, le roman est la réponse à «l'inclination aux fables» [9]. Les fictions romanesques des nations européennes sont donc «du cru du pays, nées sur les lieux et n'y ont point été apportées d'ailleurs», inventées «dans des temps obscurs, pleins d'ignorance, où l'industrie et la

curiosité manquaient pour découvrir la vérité des choses et l'art pour les écrire». Contre la tradition et contre la postérité aussi [10], qui veut situer le roman moderne dans le droit fil des fictions antiques, Huet, sans en nier la parenté avec d'autres formes épiques, parle d'une origine européenne de ce genre et précisément française, car toutes les provinces de France produisirent à partir du onzième siècle «une multitude nonpareille de romans en prose et en vers» dont Garin, Tristan, Lancelot, Bertain, du Saint-Graal, Merlin, Artus, Perceval, Perceforest. Genre vénérable, dont les racines se perdent loin dans le passé, qui s'enfoncent loin dans l'espace, le roman européen moderne est l'invention des «barbares qui sortirent du septentrion».

L'humanité a dépassé cette époque obscure, où «on n'en pouvait faire de véritables [romans], faute de savoir la vérité». Le temps est venu où le roman se doit d'être régulier – il doit intégrer le système aristotélicien, reprendre une partie au moins de l'héritage de l'épopée et se rattacher au roman antique («J'appelle régulier [les romans] qui sont dans les règles du poème héroïque.»).

Un roman comme celui de Longus, «dépourvu d'invention et de conduite», ne peut faire figure de modèle, d'autant plus qu'il ne respecte pas l'*ordo artificialis* [11]. Par contre, le roman Apulée commençait *in medias res*, se conformant donc à la tradition homérique:

[...] car encore qu'il semble le commencer par son enfance, néanmoins ce qu'il en dit n'est que par forme de préface, et pour excuser la barbarie de son style. Le véritable commencement de son histoire est son voyage en Thessalie.

Ce type de début reste donc fondamental pour le roman «régulier»; pour dramatiser encore plus l'action, Georges de Scudéry conseillait d'ouvrir le roman par un tableau qui frappe l'imagination, par quelque catastrophe.

Un effet ricoché du pullulement des romans, selon Huet, a conduit les hommes à mépriser l'antiquité parce que les femmes, insuffisamment instruite, la désapprouvaient, les poètes les encourageant dans cette voie: «une bonne cause a produit un très mauvais effet, et la beauté de nos romans a attiré le mépris des belles-lettres et ensuite

l'ignorance». Et Huet ne manque pas de se pencher sur les aspects sociologiques indissociables à l'évolution de la littérature, d'autant plus que, plus que le crime de lèse-vraisemblance, les romans étaient condamnés au nom de la morale:

Je sais de quoi on les accuse: ils dessèchent la dévotion, ils inspirent des passions dérégées, ils corrompent les mœurs. Tout cela peut arriver et arrive quelquefois. Mais de quoi les esprits malfaits ne peuvent-ils point faire un mauvais usage? Les âmes faibles s'empoisonnent elles-mêmes, et font du venin de tout.

Mais pour Huet, le roman est un «précepteur muet», propre à faire éviter aux jeunes des égarements dangereux et qui doit son épanouissement aux femmes.

*

Dans la vision de Huet, le roman n'est plus un simple bâtard; mais avoir une origine et une histoire ne signifie pas forcément avoir un avenir. Pour cela, le roman doit se développer selon les exigences de la société moderne, redevenir poli après avoir baigné si longtemps dans la grossièreté:

Ce que l'on appelle proprement Romans sont des fictions d'aventures amoureuses, écrites

en prose avec art, pour le plaisir et l'instruction des lecteurs. Je dis des fictions, pour les distinguer des histoires véritables. J'ajoute, d'aventures amoureuses parce que l'amour doit être le principal sujet du Roman. Il faut qu'elles soient écrites en prose pour être conforme à l'usage de ce siècle. Il faut qu'elles soient écrites avec art et sous certaines règles: autrement ce sera un amas confus, sans ordre et sans beauté.

Le roman n'a aucune raison de se sentir inférieur. Il permet à notre âme de retrouver l'infini auquel elle aspire [12] et, comme toute forme d'art «respectable», il a une fonction cathartique («toutes les passions s'y trouvent agréablement excitées et clamées»). Mieux encore, selon les exigences classiques, sa fin est «l'instruction des lecteurs», que l'amour-propre empêche de recevoir [13]; alors «il le faut tromper par les appas du plaisir, et adoucir la sévérité des préceptes par l'agrément des exemples».

C'est pourquoi le roman est propice à l'instruction à la faveur du ravissement qu'il procure, car «un des plus grands charmes de l'esprit humain, c'est le tissu d'une fable bine inventée et bien racontée». Huet ne savait pas si bien dire lui, qui ne connaissait que le début de carrière du roman.

RÉFÉRENCES

1. Nicole Guenier, *Pour une définition du conte*, in *Roman et lumières au XVIIIe siècle*, Éd. Sociales, 1970, pp. 429-431
2. Ibid.
3. Dans *De la connaissance des livres* - cité par M. Lever, *Le roman français au XVIIe siècle*, PUF, 1981, p. 13
4. Comme les romans «ne tendent pas tant l'esprit», ils «le laissent en état de se charger d'un plus grand nombre de différentes idées » (complication de l'intrigue)
5. «[...] la fiction totale de l'argument est plus recevable dans les romans dont les acteurs sont de médiocre fortune, comme dans les romans comiques, que dans les grands romans dont les princes et les conquérants sont les acteurs, et dont les aventures sont illustres et mémorables: parce qu'il ne serait pas vraisemblable que de grands événements fussent demeurés cachés au monde, et négligés par les historiens [...]»
6. Les Orientaux «ont l'esprit poétique, inventif, et amateur de fictions; tous leurs discours sont figurés, ils ne s'expliquent que par allégories; leur théologie, leur philosophie, et principalement leur politique et leur morale, sont toutes enveloppées sous des fables et des paraboles»

7. «Les Grecs, qui ont si heureusement perfectionné la plupart des sciences et des arts, qu'on les en a cru les inventeurs, ont aussi cultivé l'art romanesque, et de brute et inculte qu'il était parmi les orientaux, ils lui ont fait prendre une meilleure forme en le resserrant dans les règles de l'Épopée, et joignant en un corps parfait les diverses parties sans ordre et sans rapport qui composaient les romans avant eux.»
8. «[...] les actions subordonnées, qui sont comme les membres, doivent se rapporter à ce chef, lui céder en beauté et en dignité, l'orner, le soutenir et l'accompagner avec dépendance [...]»
9. «[...] les nations les plus barbares aiment les inventions romanesques, comme les aiment les plus polies.»
10. Fielding veut écrire une «épopée comique en prose», directement déduite des règles aristotéliennes, Hegel définissait le roman comme l' «épopée bourgeoise moderne».
11. « Il commence grossièrement à la naissance de ses bergers, et finit à leur mariage. Il ne débrouille jamais ses aventures que par des machines mal concertées.» D'autres auteurs en ont fait autant: «[Lamblique] a suivi grossièrement l'ordre des temps, et n'a pas jeté d'abord le lecteur, comme il le pouvait, dans le milieu du sujet, suivant l'exemple qu'Homère a laissé dans son Odyssée.»
12. « Les facultés de notre âme étant d'une trop vaste étendue et d'une capacité trop vaste pour être remplies par les objets présents, l'âme cherche dans le passé et dans l'avenir, dans la vérité et dans le mensonge, dans les espaces imaginaires, et dans l'impossible même, de quoi les occuper et les exercer.»
13. Huet dit que l'amour propre révolte le lecteur contre l'instruction.